

AKLL 1/6/511

Emile Verhaeren

E

Emile Verhaeren était tellement doré à la terre natale qu'il est impossible d'en détacher son oeuvre. Tous les défauts qu'on peut relever chez un écrivain qui s'exprime dans une langue qui n'est pas, à proprement parler, sa langue maternelle, il les possède. Non seulement il les possède, mais il n'a jamais rien fait pour s'en débarrasser. Au contraire. Il les a cultivés avec une sorte d'orgueil et il est parvenu à accomplir la tour de force de les transporter en sonvages beautés qui font de ses ouvrages quelque chose d'unique dans la littérature française. A l'exception peut-être d'Éckhoud - Éckhoud, l'auteur des Kermans et de Kees Doornik, ~~Éckhoud~~ dont un des livres porte cette épigraphe : " ~~je suis~~ ^{je suis} l'asphalte mon terroir, ma race & mon sang fusque dans leurs ombres, leurs tares & leurs vices ", aucun écrivain belge ne s'est plus complètement imprégné de génie de son peuple.

Né au bord de l'Escaut, il avait emporté dans ses yeux le reflet du grand fleuve & dans son coeur l'essence de sa terre natale. Tout le sang généreux des héros flamands battait dans ses veines. Au sortir de l'université, il débute par une oeuvre réaliste, Les Flamands,



un poète en sa langue
de verhaeren. Kermans
au vers

L

on sa nature panthéistique s'épanche avec abondance. Il chante la Flamande classique "la femme de la patrie", les Comanches de Joudaens, son "idéal choral". Il les chante sur un mode assez épique que le peintre. Tous les personnages de ce livre - ouvriers, femmes, ivrognes - sont des Vulcains, des Vénus, des Bacchus, des satyres, des dieux, des fées, qui se voulaient dans la grande vie matérielle, qui en épuisent librement toutes les joies et tous les plaisirs. Au point de vue du métier, Verhaeren n'est toutefois encore qu'un écrivain classique, un parvenu en tenue de conservatisme, respectueux de la tradition et fidèle aux vieilles règles de la prosodie. Sa seule audace a consisté ici à appliquer à la poésie les principes du naturalisme, qui triomphait à cette époque dans la littérature prose française. Pour cela, il lui a suffi de s'abandonner à son tempérament. Son naturalisme dérive manifestement beaucoup plus des peintres flamands du XVI^e siècle que de l'enseignement d'Émile Zola.

Les Flamands devaient d'ailleurs demeurer un livre unique chez son oeuvre. Il avait le cerveau trop vigoureux pour s'arrêter longtemps à l'enveloppe extérieure du monde matériel. L'âme l'attire plus que le corps, l'esprit l'intéresse plus que la chair. Sa littérature

Commence du reste à s'orienter vers des sujets plus abstraits et plus raffinés. Le naturalisme qu'il a que l'école parnassienne sont arrivés à leur apogée. Sauf de rares exceptions, ils n'enfantent plus que des imitateurs & des rhéteurs. L'âme s'est envolée, la vie a disparu, le corps se momifie. Il y aura encore des parnassiens, même des parnassiques éminents, mais l'école est morte. En face d'elle se dresse une nouvelle; le symbolisme. Celle-ci enseigne à peu près le contraire de ce que Banville, le législateur du Parnasse, considérait comme des vérités intangibles. Du vaine ont détrônée, l'hécaton est parvenu et le vers peut boiter tant qu'il lui plaît, à condition de boiter en mesure, c'est à dire en respectant le rythme. L'idée peut le passer la matière & les poètes nouveaux s'appliquent à traduire l'essence des choses, au lieu de les représenter telles qu'elles s'offrent à nos yeux. Verhaeren fut un des premiers adeptes du symbolisme. Il modifia complètement sa forme et déclina la réalisme. C'est à partir de ce moment que sa vive personnalité commença à se manifester. Si l'on peut dire qu'il appartenait de son aïe à un groupe de poètes qui professaient en art les mêmes idées, il s'en distingue néanmoins par la façon dont il interprète ces idées. Là où la plupart des autres ne voient qu'une

méthode

méthode, lui découvre un moyen d'affranchissement. Il rejette toute contrainte, se crée lui-même sa forme et va directement où le pousse son instinct d'artiste. Il effectue une évolution qui est presque une conversion.

Après avoir chanté la chair dans Les Flamands, il célèbre l'ascétisme dans Les Moines. Il passe d'une extrémité de la vie à l'autre et, si sa forme reste encore ici tributaire de la tradition, sa pensée tout entière s'évade dans un monde nouveau. Ce n'est pas tout à fait un chrétien d'ailleurs qu'il s'approche des moines. C'est moins un frère qui se présente chez eux qu'un visiteur inquiet. Il vient leur demander moins une certitude qu'une leçon. Il souffre du pessimisme qui régnait alors dans la littérature française ^{il a l'âme désespérée des jeunes gens de sa génération.} Comme des rosseintes, le héros de J. K. Huysmans, il est l'incrédule qui voudrait croire. Il cherche une base à sa vie, un appui pour son ~~art~~ art. Mais comme l'art l'absorbe chez lui sur tous les autres besoins de la nature, c'est un artiste qu'il pénètre dans la vie des moines. Il admire leurs fermetés plutôt que leurs vertus. Il voit en eux moins des saints que des héros, de puissants volontaires qui ont stylisé leur vie & maîtrisé leurs passions pour vivre "les yeux levés sur leur christ divin". Il les prend pour modèles. Il rêve d'être aussi grand

grand qui eut, non en religion, mais en art. Non seulement il le sçait, mais il le veut, il en fait le serment : "Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art." Il veut être le moine-poète, l'ermite-poète.

Les vrais poètes ont rarement été populaires en Belgique moins qu'ailleurs. Verhaeren ne pouvait pas le devenir. Et comme il ne voulait pas être autre chose que poète, il se croyait voué à tous l'isolement & à l'incompréhension. Il ne pensait d'ailleurs pas autrement à cet égard que ses confrères belges. Seulement, si ceux-ci, plus incitatis ou plus hautains, se résignaient assez facilement à être les hôtes d'une tour d'ivoire, il n'en était pas de même de Verhaeren, dont l'impénitente personnalité ne pouvait s'accommoder d'une prison, si belle qu'elle pût être.

Le grand amoureux de la vie était un poète de plein air ; il avait besoin d'espace pour vivre & se développer. S'il s'éloigne du monde, c'est parce que le monde lui est hostile. Il s'en éloigne avec regret, avec tristesse, presque avec rage. Aussi n'est-ce pas dans une tour, qui l'isolait complètement, qu'il entend se réfugier. Il choisit le désert, l'espace immense & vide, où se voit fort pourvu au moins se mesurer avec elle du tonnerre & du vent. S'il

s'isole, ce n'est pas pour ruiner dans le recueilliement. Il
 emporte avec lui tous ses anciens desirs de vie. Le poète
 est un solitaire assailli par les plantureuses tenta-
 tions. La Flandre est ici - cette Flandre qu'il aime
 & qui ne le comprend pas - le poursuit avec ses villages,
 ses métairies, ses moulins, ses bois, ses plaines grasses,
 où vivent de solides Flamands & de plantureux Flamands.
 Autour de lui, c'est une tentation de 1^{re} en 1^{re}. Les Com-
 munes de la table de Drenghel, les êtres & les choses revêtent
 des formes fantastiques pour l'effrayer et le séduire. Les
 métairies ont anisés à croqueton "ainsi que des vieilles
 flétries"; les moulins deviennent des monstres qui dressent
 sur le ciel des "bras de plainte". Le poète est au milieu
 d'une terre apocalyptique, d'un monde "hellénique", d'où
 se dégage une atmosphère de folie, un vent de terreur
 & d'effroi. Sa pensée, comme le aile d'un moulin, monte
 et retombe,,. Son âme désespérée & pleine de té-
 nèbres s'incline à chaque raffale. Elle est écrasée par
 ses aspirations, ses lamentations & son impuissance. Mais
 elle se redresse pourtant. Elle pousse de longues plaintes
 & ne ~~peut~~ ^{peut} se résigner. Le vieil homme est toujours
 là, avec ses vieux rêves & ses insatiables desirs. Il
 "meurt son propre cœur & l'outrage"; il "vive les tor-
 tures

en lui"; il "crie de son angoisse des pauvres fous";
il "vit de son orgueil ~~desolés~~ stérilisé."; il "seul pleure
sur lui l'œil blanc de la folie":

"L'âme & le cœur si las des fous, si las des rois,
Si las de rien, si las de tout; l'âme salie;
Lorsqu'il se lève seul, la soie, son dard en cravat, parfois,
Je l'ai vu pleurer sur moi l'œil blanc de la folie."

Il se flagelle de son propre verbe, mais il n'arrive
pas à se dompter. Malgré tout, il veut vivre, vivre à tout
coût. C'est un déploiement d'effroi sauvage et
"grecul de terreur". C'est un ermite qui se frappe la
poitrine à coup de pierre, mais à qui un engrenage la
grâce & que ne soutient pas l'espoir. C'est un génie
purement humain, qui n'a pas encore trouvé de base pour
sa vie, ni de but pour ses forces déchaînées. Dans cet état
de désespoir, il n'en crée pas moins des poèmes
magnifiques et qui auraient suffi pour le mettre au
premier rang des écrivains de son temps. Plus tard, il
produira des œuvres de plus grande envergure; il n'en
fera pas de plus originales, ni de plus profondes.

Le vrai Verhaeren est déjà tout entier dans
Les Soirs, Les Débâcles & Les Campagnes hallucinées.
Mais cette poésie est trop nerveuse & trop audacieuse. C'est
tail

tail un ardent soleil qui se levait & dont les premiers
 rayons éblouissaient. Même dans le monde des écri-
 vains & des artistes, si on le suivait avec intérêt, l'ad-
 miration n'allait pas toujours sans un peu de réserve.
 On le trouvait trop excessif, trop outré, trop révolutionnaire.
 On lui reprochait ses hardieses de style. On voyait en
 lui un sacageur de la langue & un penseur bar-
 bare. Un jour, cependant, on reconnut que cet
 outillage de la poésie était plus près de la vie réelle
 qu'il n'en avait l'air. Le propre de l'artiste est de de-
 couvrir dans l'existence ce que la commune des mor-
 tels ne voit pas, ou dont il ne démêle pas le sens pro-
 fond, et de formuler des impressions que la foule
 ressent, mais dont elle n'a guère distinctement
 conscience. Chacun peut admirer une corbeille de
 fruits, mais sa beauté véritable, la poésie qui ~~est~~
 le dégage de sa fraîcheur, de l'harmonie et du éclat
 de ses couleurs ne nous apparaît que quand nous
 la voyons représentée sur la toile d'un grand peintre.
 Avant Verhaeren, tout le monde avait perçus
 que l'attraction puissante que les grandes cités
 modernes exercent sur la campagne, mais nous
 n'en avons réellement compris le caractère fatal,

Jean -

dirose et tragique que la fois on parvenait Les Villes
tentaculaires.

A la suite d'un article que j'avais publié
dans "la Société nouvelle" sur Les Campagnes hellé-
niées, le poète m'écrivait les lignes suivantes qui
résument sa vision du monde & contiennent tout le
programme qu'il s'était imposé à cette époque :

" Oui, j'ai compris la Campagne telle que
tu la dis, hâve, tronée de misère, vaine et vaine,
fatiguée & agonisante, sucée par la ville formidable,
cruelle, intense, future. Si bien que la Campagne me
représente le principe féminin étreint par la surproduc-
tion séculaire, par la vie depuis le temps des premiers
peuples pasteurs et la ville le principe mâle, ardent,
terrible, impérieux, dominateur, inglacable. L'un
c'est la misère passive, l'autre la misère active.
Les "Villes tentaculaires" seront, comme tu le dis, la
vie — mais une vie effrayante de fièvre & d'épilepsie.
Et sur ces deux misères un jour, j'espère, se lève-
ront les "Aubes", où je mettrai tout ce que j'ai de
rêve apaisé et compatissant dans le cœur et dans
la cervelle. "

Les Villes tentaculaires furent bien ce que le
poète

poète s'était proposé. Nous y trouvons, reflétée dans le miroir grossissant d'un carocau de vison noir, l'image de notre monde, en ses rapides & multiples transformations, provoquées par les découvertes qui ont bouleversé la vie patrilinéaire des campagnes et les ont soumises à l'influence dévorante des villes. Le titre lui-même du livre caractérisait très bien la situation, qu'il passa dans le langage courant. Cette œuvre fut pour l'auteur ce qui avait été "Le Vase brisé" pour Sully Prudhomme & "Le Coffret" pour Rodenbach. Elle propagea son nom. En même temps, elle le reconcilia avec son époque. Le poète évolua de nouveau. Le L'écrit se rapprocha du monde. Le moine solitaire devint un apôtre, un apôtre de la vie ardente et fière.

"C'est vers la vie", me écrivait-il alors - vers la toujours multiforme vie des choses et des hommes, qu'il faut se tourner. Tous ce rapport, quel plus bel exemple que Georges Dekhond. Il est, je crois, plus dans la vie que n'importe qui. Lui du moins n'a pas peur de la vie tendue jusqu'au paroxysme et gonflée jusqu'à l'apoplexie.

Verhaeren qui, jusqu'à là, avait erré avec
géné

11
gène, qui avait cru que "pour son âme occupée,
l'avenir ne serait qu'un regret du passé", s'épand
à la fin de cet avenir. Lui, qui avait douté de tout, croit
de nouveau au génie de l'homme. Il admire ses vivants, se
passionne pour ses luttes, s'émouvra de l'ingéniosité
qu'il déploie, depuis que la terre existe, pour améliorer
son sort. Le pessimiste se mue en optimiste. Prométhée
devient son dieu & son art un magnifique qui monte
de ton à chacun de ses nouveaux livres. D'autres, avant
lui, avaient essayé de célébrer la grandeur du monde
moderne, mais ils n'ont généralement laissé que des
œuvres étriquées et froides. C'étaient des poètes qui n'avaient
que du talent. Verhaeren, qui avait du génie, & plus
de génie encore que de talent, a réussi où ses prédéces-
seurs avaient échoué. Pour cela, il lui a fallu bien
le verser toutes les bases sur lesquelles reposait la poé-
sie française. S'il n'a pas inventé le vers libre, lui
seul ou presque seul, a vu en tirer de grands effets.
Il s'est créé sa forme, une forme infinie que rien
d'extérieurs ne soutient & qui ne doit ses beautés qu'à
l'originalité du tempérament de l'auteur. Ses œuvres,
surtout les dernières, semblent faillies d'un jet de son
corbeau. On ne trouve pas chez lui de ces cisèlures,
qui

qui témoignent d'un travail appliqué. Il ne distille pas
 ses vers goutte à goutte. Quand il retouche un poème,
 ce qui lui arrive presque toujours à l'occasion d'une ré-
 vision, ce n'est pas pour en augmenter l'harmonie,
 ni pour affiner une rime, mais pour y introduire
 un mot plus pittoresque, plus brillant ou plus sonore.
 Ses poèmes sont des feux d'artifice, des explosions qui
 lancent dans le ciel des matières très mêlées, mais où
 les scories disparaissent dans des gerbes de magnifiques
 fleurs. Il réjouit les artistes par la splendeur de ses
 images, la fougue de son lyrisme et la force de son style;
 en même temps, il intéresse le lecteur ordinaire, l'homme
 du siècle par la nature des sujets qu'il traite. Il est,
 dans la plus large acception du terme, une incarnation et
 une représentation de son milieu. Il en a animé les recher-
 ches patientes et fructueuses, l'énergie tenace, l'esprit
 d'invention, la foi dans la science, l'ardente volonté de
 maîtriser les éléments & d'englober l'univers entier
 au pouvoir de l'homme. Il l'a rattaché à tous les efforts
 accomplis dans le passé pour le libérer et le grandir.
 Dans ses Rythmes souverains, où il nous présente
 Hercule, Persée, St-Jean, Luther, Michel-Beuge, la Cité
 & le Peuple, il refait à sa manière 'La Légende des Siècles'.

On a souvent cité Hugo à propos de Verhaeren. Tous deux sont de grands lyriques et de grands visionnaires. Verhaeren est toutefois un orien simple, moins complexe et sa sensibilité est d'une autre nature. Victor Hugo avait subi l'influence de l'humanitarisme de 1848 et son amour du peuple est surtout d'ordre sentimental. Verhaeren avait emprunté sa philosophie à l'esprit scientifique de la seconde moitié du XIX^e siècle et s'était mis à l'école de Nietzsche. Même ne peut-on pas dire qu'il fut un poète populaire dans le sens propre du mot, bien qu'il soit la cause de milieux que la poésie ne pousse pas spécialement par. Il est surtout le poète des intellectuels, des réalistes de l'intelligence, des gens qui voient dans l'instruction l'unique et infaillible moyen d'atteindre le bonheur, de tous ceux qui, dans leur sphère, petite ou grande, rêvent d'exercer un pouvoir sur eux-mêmes ou sur leurs semblables. Lorsqu'il s'incarne sur un être faible, sa main ne tremble pas comme celle de Hugo; on sent à plutôt la grâce touchante d'une carotte qui tombe du haut, le frolement de la poire d'un chérubin par une main de géant. Il avait à un haut degré le don d'admiration, à un très haut degré même qu'il se confondait pour ainsi dire avec le don d'amour.

Quand

Quand il parle de la femme, il lui arrive d'employer le langage du conteur des contes; il compare son cœur "au rosier des purs étés" et ses lèbres "à des roses sans nombre". Il lui arrive plus rarement de prononcer un de ces mots tendres qui jaillissent des profondeurs de l'âme. Cela lui est arrivé à peu d'années. Dans Les Heures Claires, on rencontre quelques pièces où l'on sent trembler son cœur. Le grand lyrique replie ses ailes; sa voix orgueuse descend jusqu'au murmure; elle devient intime, familière, si non vaine & douce :

"Très doucement, plus doucement encore,
Berce ma tête entre tes bras,
Ton front fiévreux et mes yeux las ..."

Kierkegaard n'était pas un sentimentalist. Sa voix ne larmoyait pas. Mais il était tout pénétré de bonté, de bonté virile & sereine. Ce qui était pitié chez Hugo était bonté chez lui. Je viens de dire qu'il avait subi l'influence de la philosophie de Nietzsche. Seulement, il avait donné un cœur à cette philosophie, qui est surtout d'essence intellectuelle & qui bannit la pitié; il lui avait donné un cœur: le sien! Il était de ceux qui ne croient pas au mal. Il n'a vu le gigantesque travail de la société moderne que sous son aspect bienfaisant. Il ne l'a jamais vu mis à

aucune

aucune critique. Il avait la foi robuste des enthousiastes
 et son oeuvre est un péripatisme. C'est sous cette forme
 qu'il a fait passer deux ~~les~~ ^{la} ~~persée~~ ^{la} toute une période de
 l'histoire du monde. Rien qui à ce titre, son oeuvre inté-
 resse les historiens, futurs de la littérature. L'Acade-
 mie française, qui pourrait accueillir Maeterlinck
 comme un homme de la maison, aurait toujours
 tenu sa porte fermée de ^{même s'il avait été Français} ~~saat~~ Verhaeren. On l'aurait
 laissé sur le seuil, où il se serait d'ailleurs trouvé en
 bonne compagnie. Il y aurait notamment rencontré
 Balzac, dont le tempérament fougueux avait plus
 d'un trait commun avec le sien. Verhaeren, malgré
 l'incorrection de son style & la barbarie de son art, s'est
 imposé à la littérature française comme l'avait fait
 Saint-John, à Balzac de la chronique. On n'est pas
 un poète simplement parce qu'on observe les règles de la
 prosodie consacrée. « Les compositeurs de vers classiques,
 à l'écrit très justement le ^{me} de Stael, ont un art in-
 dépendant de la grâce poétique & l'on pourrait ^{être} ~~en~~ con-
 traire, être un grand poète & ne pas se sentir capable
 de s'astreindre à cette forme ». Je sais que ce n'est pas
 l'avis de tout le monde. Un autre grand poète belge,
 un admirable poète satirique, Albert Gicard, obstine-
 ment

ment fidèle, lui, à la tradition, a, dans une pièce d'une parfaite beauté, remis récemment Apollon en présence de Marsyas et fait écorcher, une fois de plus, par son divin rival, le chante terrestre, dont la voix criarde blème l'oreille des dieux. Si, cependant, les dieux sont justes, ils devraient reconnaître qu'il est arrivé à Marsyas de tirer de sa flûte primitive des sons célestes. Apollon lui-même ne rendrait pas certains vers de Verhaeren, par exemple ceux, d'une si ton chante mélancolique, qu'il a consacrés à la transformation de Vénus :

„ Ton torse, avec ses fous de clartés rondes,
Semblait un firmament d'étoiles puissants & lourds;
Et quand tes bras serraient, contre ton cœur, l'amour,
Le rythme de tes seins rythmait l'amour du monde. ”

Si les vers de Verhaeren n'ont pas toujours cette puncté de lignes, ni cette harmonie, ils rachètent ce défaut par leur relief. Verhaeren burine & creuse. Comme Rembrandt, il emploie des moyens qui ne relèvent d'aucune école. S'il avait été peintre, il n'aurait pas fait ce qui en est convenu d'appeler de beaux portraits, mais des portraits expressifs. „ Le Capitaine ”, „ Le Tribunal ”, „ Le Tyran ”, dans „ Les Forces tumultueuses ”, ne

ne sont pas autre chose. Et, "Le Banquier" est une figure si réaliste & si saisissante qu'on la voit vivre devant soi, dans un foirer presque effrayant, exerçant, avec la monstrueuse puissance que donne l'argent, une influence prépondérante sur le monde, dont il est le maître effectif & dont, bien plus, que l'homme politique, il dirige les destinées. Ce que Lamour a dit de Saint-Simon s'applique à merveille au poète de La Multiple Splendeur : "Il écrit avec ses nerfs, il cherche les mots qui équivalent à ses sentiments; il moule sa phrase sur sa pensée, l'étire, l'élargit, la courbe, la brise, selon son besoin, non selon la grammaire; son style rend le fourmillement de la vie, son mouvement immense & multiple, avec l'éclat appauvri, l'éclairage violent d'une vision d'halluciné".

Verhaeren fut un grand artiste - un grand artiste de la poésie. On retrouve du reste en lui la plupart des traits sous lesquels le public se représente d'habitude le type de l'artiste. Il en a l'allure & la coutume. Il est un peu vagabond, un peu bohème. Il vit tantôt à Bruxelles, tantôt au bord de la mer, tantôt à Saint-Cloud, tantôt au Caillon-qui-bique, près de Roisin

Roisin, où il possédait une petite maison que la guerre
 a détruite, avec tous les précieux souvenirs qu'elle conte-
 nait. Il voyage beaucoup : En Allemagne, en Autriche,
 en Hollande, en Angleterre, en Espagne. Tout cela se com-
 plète chez lui avec une vie rangée & laborieuse. Le vagabond
 n'est pas un paresseux; le bohème n'est pas un prodigue.
 Les arts plastiques ont d'ailleurs tenu une ^{bonne} ~~grande~~ place
 dans son existence. Il a passé une grande partie de
 celle-ci dans les musées. Il connaissait tout ce que les arts
 ont produit de grand dans le passé & dans le présent.
 Il a été le premier à comprendre & à encourager nos
 peintres les plus audacieux & les plus modernes. C'est
 un artiste aussi; qu'il a surtout vu la vie réelle. Il a
 écrit quelque part que "pour bien aimer son pays,
 il ne faut pas y vivre constamment". Propos d'artiste,
 assurément, plus que de penseur; propos d'homme
 qui craint les déceptions et qui est plus préoccupé
 du beau que de la vérité. Comme penseur, Verhae-
 ren est resté au niveau des esprits moyens de son temps,
 époque, de ceux qui croyaient que l'homme était
 devenu tout-puissant, qu'il avait enfin détrôné les
 dieux & que la science allait faire régner la bon-
 heur & la fraternité sur la terre.

"Et le monde, volé dans les métamorphoses
Après avoir en foi en Dieu, cruira en foi."

Voltaire n'a pas dominé son temps. Il n'a pas
vécu au-dessus de la foule; il s'est jeté dans la foule. Il n'a
pas été le porte-flambeau qui éclaire la route devant
le char du triomphe; il a été le sonneur de clairon qui
accompagne l'armée. Il a épousé, sans se soumettre à
aucune critique, tous les rêves et tous les espoirs de son siècle.
Il n'a pas fait la distinction qui établissait Pascal entre
le progrès scientifique et le progrès moral. Il les a mis
sur le même plan. Il a cru que tous deux marchaient
de pair. Il ne semble pas avoir compris que, depuis le
commencement des temps, l'homme s'épuise à édi-
fier des tours de Babel, qui finissent toujours par s'é-
crouler sur lui. Il ne semble pas avoir aperçu le prin-
cipe de dissolution que contient la culture de l'énergie,
quand elle est appliquée qu'à la conquête des biens ma-
tériels, comme ce fut le cas pendant ces cinquante
dernières années. Les hommes de la Révolution fran-
çaise croyaient au moins à la vertu & prêchaient la
discontinuation; leurs petits-fils ne croyaient plus
qu'à l'argent & n'admirait plus que la richesse. Ils
avaient trop bien fait leur credo du conseil de Guizot:

"En-"

"Enrichissez-vous!", La lutte pour la vie était devenue une lutte au couteau. Après avoir sévi entre les individus, elle devait fatalement s'étendre aux peuples, et aboutir au gigantesque conflit, à la grande mêlée qui a envahi l'Europe de cadavres et de ruines.

Verhaeren s'est peut-être illusionné, mais il fut sincère. Le progrès d'ailleurs ne marche pas en ligne droite. La route est un chemin brisé. Il n'est peut-être pas autre chose qu'une édification successive de tours, chacune un peu plus belle que la précédente & qui toutes doivent s'écrouler jusqu'à un jour où l'on en élèvera une qui sera parfaite & définitive. Je formule peut-être ici aussi un rêve. Mais ce rêve est beau, il est sain, il est nécessaire. Le plus excusable de tous les mensonges, c'est le mensonge vital. Tout compte fait, il est bon que nous ayons en un poète qui n'a jamais douté. Verhaeren nous fait croire que nous sommes tout puissants. Il nous fait croire que "c'est arrivé". Et il est si doux de croire que c'est arrivé". Dans tout homme, a dit Stendhal, il y a un poète mort jeune. On peut dire aussi qu'en tout homme, il y a un héros en puissance. Verhaeren nous fait croire que nous sommes réellement des héros. Ses vers nous exaltent. En les lisant, nous oublions les limites de nos forces. Nous abattons en nous

gigantes

imagination tous les obstacles. Son oeuvre contient une grande
 leçon d'énergie, une grande leçon de vie. Après l'avoir lu,
 on se sent meilleur et plus fort. Verhaeren n'est pas seu-
 lement un poète qui on admire, c'est un poète qui on aime.
 Il est tout près de notre coeur. Il s'est réjoui avec nous de nos
 succès avant la guerre. Il a partagé alors nos espoirs
 & nos illusions. Il nous a applaudis. Il nous a presque
 déifiés. Il nous a conseillé "de nous admirer les uns les
 autres". C'était peut-être un peu tôt. Nous devions en-
 core connaître la duplicité, la fourberie & la trahison. Nous
 devions encore connaître le malheur. Mais quand le
 malheur est venu, Verhaeren l'a senti comme nous,
 il s'est révolté avec nous, il a pleuré avec nous. Il a été
 le traducteur indigne de notre colère, l'écho sonore de
 notre douleur. Il a écrit Les Ailes rouges de la Guerre,
 qui restera comme un des témoignages les plus émou-
 vants de nos années de souffrance.

La lourde main qui a broyé la société, n'a pas
 voulu respecter l'écrivain, qui s'était fait le chantre
 de ses travaux gigantesques et de ses rêves orgueilleux.
 Le poète des inventions modernes a été lui-même victime
 d'une de ces inventions. Verhaeren est mort comme
 un martyr, sous les roues d'un train, au milieu

de la plus navrante faillite qui ait connue la civilisation,
 au sein de la plus épouvantable tourmente où s'est fa-
 mais débattue la pauvre humanité. Sisyphus a été
 écrasé par son rocher, Saturne a dévoré son panégy-
 riste. Ce qui sera le monde de demain, nous ne le savons
 pas encore. Tout ce que nous savons, c'est que l'heure
 trouble que nous vivons, & dont les premiers coups ont
 sonné si douloureusement dans nos cœurs, marque la
 fin d'une période historique qui on peut apprécier
 diversément, mais qui n'en a pas moins été d'une
 incomparable grandeur. L'œuvre de Verhaeren en est
 un des fragments les plus caractéristiques. Elle lui assure
 une belle place parmi les écrivains de son temps, une
 place à part, isolée & très haute.

Hubert Krains

Grand Texte

12. 10. 1922

Epreuves 2

Hubert Kraus

68, avenue Emile Max

Bruxelles

us



de V. est un ~~homme~~ respectable homme moderne
avec une vision active à tout le monde et tout, qui donne les
résultats immédiats, préparant l'avenir. Un de ses liens
restent frappés par le profane. C'est ainsi que V. tristement,
il décrit l'attraction de plus en plus, par ses yeux, les
cités espérant actuellement par les campagnes, en elle
avenir et dépeint. Le lien fut pour V. à qui était il,
toute proportion gardée, le coffre pour Rodenbach et le
Vouivre pour Jules Verne. Le lien sur le V. est
par son langage consistant à rendre son nom de V. et
un populisme. De même, un lien solitaire et stable entre
la culture et le poète. C'est un à travers son itinéraire,
comme une plante qui a captivé son terrain. Il
sortit de son tombeau, repartit à la lumière et il est
plus que à s'abandonner à son tempérament pour
produire cette œuvre unique qui correspond au
drame du laboureur et du poète par les hommes qui
ont parcouru l'horrible en un monde, V. a été un
un grand un éducateur, il fut l'homme qui accom-
pagna l'homme d'aujourd'hui. Il a été le bourgeois et l'ouvrier

